



AMY TAN

LE  
JOYLUCK  
CLUB

ROMAN

BEST-SELLER INTERNATIONAL,  
PLUS DE 2 MILLIONS DE LECTEURS

  
CHARLESTON

Comment vivre la Chine en Amérique ? Deux générations de femmes, quatre mères, quatre filles livrent leur histoire. En 1949, quatre Chinoises, ayant récemment immigrées à San Francisco, se retrouvent pour discuter. Unies dans leurs espoirs et leurs pertes, elles décident de former le Joy Luck Club.

Resurgissent alors les senteurs et les saveurs d'autrefois. On croise des bébés mariés à la naissance, des sœurs jumelles perdues sur une route d'exode, la Dame Lune qui exauce les vœux des enfants, des concubines jalouses et humiliées...

Nostalgique et amère parfois, la fable se heurte à un autre langage. Celui d'une deuxième génération qui aspire à une vie différente libérée du poids de la tradition. Au carrefour de ces deux mondes : Jing-mei. La jeune femme découvre au Joy Luck Club la force de l'héritage laissé par les mères. Naît alors l'espoir d'une réconciliation car les liens du sang sont indéfectibles...

**«Poétique, d'une beauté et d'une imagination saisissante, ce livre remarquable parlera à toutes les femmes.»**

*Publishers Weekly*

**Amy Tan** est une romancière américaine, auteur de nombreux romans dont *Le Joy Luck Club*, adapté au cinéma. Ses romans, tous best-sellers du *New York Times*, sont publiés dans 35 langues. Son dernier titre, *Belles de Shanghai*, est sorti aux éditions Charleston.

7,50 € Prix TTC France  
ISBN : 978-2-36812-103-0



Texte intégral



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Amy Tan

# LE JOY LUCK CLUB

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Annick Le Goyat

  
CHARLESTON

Titre original : *The joy luck club*

Copyright © Amy Tan 1989

First published by G. P. Putnam's Sons in 1989

Translation rights arranged by Sandra Dijkstra literary agency

All rights reserved

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris - France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-103-0

Dépôt légal : avril 2016

Traduction : Annick Le Goyat

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

## REMERCIEMENTS

**L'**auteur tient à exprimer toute sa reconnaissance aux membres de son groupe d'écriture pour leur bienveillance et leurs critiques tout au long de la rédaction de son livre. Je remercie tout particulièrement Louis DeMattei, Robert Foothorap, Gretchen Schields, Amy Hempel, Jennifer Barth et ma famille en Chine et en Amérique. Enfin un millier de fleurs à chacune des trois personnes que j'ai eu le bonheur et la chance de connaître : mon éditeur, Faith Sale, qui a cru en ce livre ; mon agent, Sandra Dijkstra, qui m'a sauvé la vie ; et mon professeur, Molly Giles, qui m'a encouragée à tout recommencer et m'a ensuite patiemment épaulée jusqu'au bout.

*À ma mère  
et à la mémoire de sa mère*

*Tu m'as un jour demandé  
ce dont je me souviendrais*

*Cela et bien davantage*

## LE CLUB DE LA CHANCE

### LES MÈRES :

Suyuan Woo  
An-mei Hsu  
Lindo Jong  
Ying-ying St. Clair

### LES FILLES :

Jing-mei « June » Woo  
Rose Hsu Jordan  
Waverly Jong Lena St. Clair





# UNE PLUME VENUE D'UN MILLIER DE LI<sup>1</sup>

---

1. Un dicton chinois dit : « Une plume venue d'un millier de li sera chargée de plus de sentiment d'amitié qu'un cadeau de grande valeur. » (*N.d.T.*)



*La vieille femme se souvenait d'un cygne acheté il y a bien longtemps, à Shanghai, pour une somme dérisoire. L'oiseau, s'était vanté le vendeur, était auparavant un canard qui avait étiré son cou dans l'espoir de se transformer en oie et, voyez vous-même !, qui était devenu trop beau pour être mangé.*

*La femme et le cygne traversèrent un océan large de plusieurs milliers de li, étirant leur cou vers l'Amérique. Pendant le voyage, la femme dit au cygne : « En Amérique, je mettrai au monde une fille qui me ressemblera. Là-bas, personne ne lui racontera que sa valeur se mesure à la puissance des rots de son époux. Là-bas, personne ne la toisera avec mépris, parce que je ferai en sorte qu'elle parle un anglais parfait. Et, là-bas, jamais elle ne devra ravalier son chagrin, parce qu'elle aura l'estomac plein. Elle comprendra ce que je veux dire, car je lui donnerai ce cygne, une créature qui surpassa les espoirs qu'on avait mis en lui. »*

*Mais en arrivant dans, son nouveau pays, l'officier d'immigration lui arracha son cygne, ne laissant dans ses mains vides qu'une seule plume pour tout souvenir. Et la femme dut ensuite remplir tant de formulaires qu'elle en oublia pourquoi elle était venue et ce qu'elle avait laissé derrière elle.*

*Maintenant la femme était vieille. Et elle avait une fille qui avait grandi en parlant anglais, et avalé plus de Coca-Cola que de chagrins. Depuis longtemps la vieille femme souhaitait remettre la plume de cygne à sa fille et lui dire : « Cette plume semble sans valeur, pourtant elle est venue de très loin et a porté avec elle tous mes espoirs. » Et la vieille femme attendait, année après année, le jour où elle pourrait formuler ces mots dans un anglais parfait.*



JING-MEI WOO

## LE CLUB DE LA CHANCE

**M**on père m'a demandé de me joindre au club de la Chance et du Bonheur. Je dois y remplacer ma mère, dont le siège à la table de mah-jong est vacant depuis sa mort, il y a deux mois. Mon père croit que ce sont ses pensées qui l'ont tuée.

« Il lui était venu une nouvelle idée, explique-t-il. Mais avant d'avoir franchi ses lèvres, l'idée a tellement enflé qu'elle a explosé. Ce devait être une très mauvaise idée. »

Le docteur a diagnostiqué une hémorragie cérébrale. Ses amis du Club disent qu'elle est morte comme un lapin : vite, et en laissant certaines choses en suspens. Ma mère devait accueillir la prochaine réunion du Club.

Une semaine avant sa mort, elle m'avait téléphoné, gorgée de fierté, débordante de vie :

— Tante Lindo nous a cuisiné une soupe aux haricots rouges. Moi, je vais leur mijoter une soupe aux grains de sésame noir.

— Cesse de frimer, avais-je répondu.

— Mais je ne cherche pas à les épater !

Elle m'avait expliqué que les deux soupes étaient presque pareilles, *chabuduo*. A moins qu'elle n'ait dit *butong*, qui signifie l'inverse. En tout cas c'était une de ces expressions chinoises dont le sens recouvre des intentions mitigées. Je suis incapable de me rappeler ce que je n'ai pas compris dès le début.

Ma mère lança la formule américaine du club de la Chance et du Bonheur à San Francisco, en 1949, deux ans avant ma naissance. L'année même où mes parents quittèrent la Chine avec une malle en cuir dur qui ne contenait que quelques robes de soie fantaisie. Ma mère n'avait pas eu le temps d'emporter autre chose. C'est du moins ce qu'elle expliqua à mon père une fois sur le bateau, alors qu'il fouillait fébrilement dans la soie glissante à la recherche de ses chemises de coton et de ses pantalons de laine.

À leur arrivée à San Francisco, mon père lui fit cacher ces vêtements trop brillants. Elle porta la même robe chinoise à carreaux marron jusqu'à ce que le comité d'accueil des réfugiés lui eût remis deux robes d'occasion, trop grandes parce que fabriquées pour les tailles américaines. Le comité était composé d'un groupe de dames missionnaires à cheveux blancs, représentantes de la Première Église baptiste chinoise. Et à cause de leurs dons, mes parents ne purent refuser leur invitation à rejoindre la congrégation. Ils ne purent non plus

négliger le conseil des vieilles dames de venir exercer leur anglais dans la classe de catéchisme du mercredi soir et, par la suite, dans la chorale du samedi matin. C'est ainsi que mes parents firent la connaissance des Hsu, des Jong et des St. Clair. Ma mère perçut d'instinct, chez les femmes de ces familles, les tragédies inexprimables qu'elles avaient, elles aussi, laissées en Chine, mais également les espoirs que leur anglais débutant ne leur permettait pas encore de formuler, Elle décela l'hébétude qui imprégnait leur visage, puis l'animation soudaine de leur regard lorsqu'elle leur soumit son idée de club de la Chance.

Ce club était une expérience qui remontait à l'époque du premier mariage de ma mère, à Guilin, avant l'arrivée des Japonais. Voilà pourquoi il évoque aussitôt pour moi l'histoire de son passé en Chine. C'est une histoire qu'elle me racontait quand elle s'ennuyait, quand il n'y avait rien à faire, quand tous les bols étaient récurés et la table de Formica nettoyée au moins deux fois, quand mon père s'asseyait pour lire le journal en fumant Pall Mall sur Pall Mall, signe qu'il ne fallait pas le déranger. Ma mère exhumait alors un carton rempli de vieux pulls de ski envoyés par de lointains cousins de Vancouver. Elle coupait le bas d'un pull et tirait un fil de laine tortillé qu'elle embobinait autour d'un morceau de carton. Et c'est en enroulant son fil de laine, d'un geste ample et régulier, qu'elle narrait son histoire. Au cours des années le récit demeura immuable, à l'exception de la chute, qui devenait chaque fois plus obscure et jetait des zones d'ombre sur sa vie, et occasionnellement sur la mienne.

« J'ai rêvé de Guilin avant même de le voir », commençait ma mère en chinois. « J'imaginai des pics dentelés surplombant la courbe d'une rivière, avec de la mousse teintant les berges de vert. Une brume blanche ouatait les sommets. Et si l'on descendait la rivière en se nourrissant de mousse, on puisait assez de force pour escalader les pics. En cas de chute, on risquait seulement de rouler dans un lit d'herbe tendre. Une fois au sommet, en revanche, le regard portait si loin et le bonheur qui vous submergeait était si intense que tous les soucis s'en trouvaient à jamais balayés.

» En Chine, tout le monde rêvait de Guilin. Mais lorsque j'y arrivai enfin, je pris conscience de la petitesse de mes rêves, de la pauvreté de mon imagination. En découvrant les collines, je fus secouée à la fois de rires et de frissons. Les sommets ressemblaient à des têtes de poissons géants cherchant à s'échapper de marmites d'huile bouillante. Chaque colline cachait l'ombre d'une autre, et cela à l'infini. Il suffisait d'un infime mouvement des nuages pour qu'elles se transforment subitement en éléphants monstrueux marchant lentement vers moi. Imagine. Et la base était creusée de grottes secrètes, à l'intérieur desquelles poussaient des jardins de rocaïlle suspendus, imitant les formes et les couleurs de choux, de melons, de navets ou d'oignons. On y découvrait des choses incroyablement étranges et belles.

» Mais je n'étais pas venue à Guilin pour admirer ses beautés. L'homme qui était alors mon époux nous y avait conduits, avec nos bébés, dans l'espoir de nous mettre à l'abri. Il était officier du



Kuomintang et, après nous avoir installés dans une petite chambre d'une maison de deux étages, il reparti vers le nord, à Chongqing.

» Nous savions que les Japonais étaient en train de gagner, malgré ce que proclamaient les journaux. Chaque jour, chaque heure, des milliers de gens affluaient dans la ville et submergeaient les trottoirs à la recherche d'un espace vital. Il en venait de l'est, de l'ouest, du nord, du sud. Des riches, des pauvres, natifs de Canton ou de Shanghai, des régions du Nord, et pas seulement des Chinois, mais aussi des étrangers et des missionnaires de toutes les confessions. Bien entendu, il y avait également les représentants du Kuomintang et des officiers, qui se croyaient supérieurs au reste de la population.

» La ville n'était qu'un immense brassage de laissés-pour-compte. Sans les Japonais, nous aurions trouvé toutes les raisons du monde de nous bagarrer entre nous. Imagine. Des habitants de Shanghai côtoyant des paysans du Nord, des banquiers avec des coiffeurs, des pousse-pousse avec des réfugiés birmans. On trouvait toujours quelqu'un à mépriser. Peu importait que tout le monde crachât sur le même trottoir et souffrît de la même diarrhée. Nous dégagions tous la même puanteur mais chacun se plaignait de celle de son voisin. Et moi ? Oh, moi, je détestais les bruits de bouche des officiers de l'aviation américaine qui me faisaient rougir. Mais les pires étaient les paysans du Nord qui se mouchaient dans leurs doigts, bousculaient les autres et contaminaient tout le monde avec leurs sales maladies.

» Tu te rends compte maintenant combien Guilin a rapidement perdu de son charme à mes yeux. Je

n'escaladais plus les collines pour m'exclamer sur leur beauté. Je me demandais seulement lesquelles étaient déjà tombées aux mains des Japonais. Je restais tapie dans les coins sombres de la maison, un bébé sous chaque bras, des fourmis dans les jambes. Quand les sirènes hurlaient pour alerter la population d'un bombardement imminent, mes voisins et moi bondissions pour nous réfugier dans les grottes comme des animaux sauvages. Mais on ne peut demeurer longtemps dans l'obscurité. Quelque chose au fond de soi commence à se flétrir et l'on éprouve vite les affres d'une personne affamée, on a faim de lumière. A l'extérieur, j'entendais les bombes. Boum ! Boum ! Et puis le grondement des rochers qui tombaient. Et, à l'intérieur, les choux et les navets du jardin de rocaille ne me fascinaient plus du tout. Je n'y voyais plus que les entrailles dégoulinantes d'une vieille colline qui risquait de s'effondrer sur moi. Peux-tu imaginer *ce* que c'est, que de vouloir être nulle part, ni dehors ni dedans, seulement nulle part et disparaître ?

» Alors, quand le grondement des bombes s'éloignait, nous émergions comme des poussins à peine éclos et nous reprenions le chemin de la ville. Et, chaque fois, j'étais surprise de retrouver les collines toujours intactes et dressées dans le ciel rougeoyant.

» J'eus l'idée du club de la Chance un soir d'été, où la chaleur était telle que même les papillons tombaient à terre, leurs ailes alourdies par l'humidité de l'air. Les moindres recoins étaient surpeuplés et irrespirables. D'insupportables odeurs montaient des égouts jusqu'à ma fenêtre et venaient inévitablement échouer sous mon nez. Des cris éclataient à

toute heure du jour et de la nuit. J'ignorais s'ils provenaient d'un porc égaré en train de se faire égorger par un paysan ou d'un officier matraquant un homme déjà à demi mort inopportunément étendu en travers de son chemin. D'ailleurs je ne cherchais pas à vérifier en me penchant à la fenêtre. A quoi bon ? En tout cas c'est à ce moment que je ressentis le besoin d'inventer quelque chose qui m'aiderait à me ranimer.

» Mon idée consistait à réunir quatre femmes, une pour chaque coin de ma table de mah-jong. Je savais déjà quelles femmes je désirais convier. Toutes avaient mon âge et un visage énergique. L'une était l'épouse d'un officier, comme moi. Une autre, aux manières très raffinées, venait d'une riche famille de Shanghai mais se retrouvait presque sans ressources. La troisième était une jeune femme de Nankin, qui avait les cheveux les plus noirs que j'aie jamais vus. Sa famille était pauvre, mais elle était jolie, charmante et avait fait un bon mariage avec un homme âgé qui était mort en lui laissant de quoi vivre confortablement.

» Chaque semaine, l'une de nous organisait une réunion chez elle, dans le but de remonter nos finances et notre moral. L'hôtesse devait servir un *dianxin* spécial, un repas composé de mets supposés porter chance : des boulettes en forme de lingots d'argent, de longues nouilles de riz pour vivre longtemps, des cacahuètes bouillies pour enfanter des garçons et, bien sûr, beaucoup d'oranges porte-bonheur pour avoir une vie douce et bien remplie.

» Comme nous nous gâtions avec nos moyens rudimentaires ! Nous ne remarquions pas que les

boulettes étaient faites de courgettes filandreuses et que les oranges étaient véreuses. Nous mangions avec retenue, non pas comme des affamées mais au contraire comme des personnes repues. Nous avions conscience de bénéficier d'un luxe que peu de gens pouvaient se permettre. Nous étions des privilégiées.

» Après nous être rempli l'estomac, nous remplissions un bol d'argent, posé dans un endroit bien en vue. Puis nous prenions place autour de la table de mah-jong. Celle-ci me venait de ma famille et était en bois rouge très parfumé, non pas ce que vous appelez ici le bois de rose mais du *hong mu*, un bois si délicat qu'il n'existe pas de mot anglais pour le désigner. Le plateau de la table avait un capitonnage épais, si bien que lorsque les *pai*, les dominos de mah-jong, étaient renversés, on n'entendait que le bruit des ivoires les uns contre les autres.

» Une fois le jeu commencé, plus personne ne parlait, sinon pour dire *peng !* ou *chi !* en ramassant un pion. Nous jouions avec sérieux sans penser à autre chose qu'à notre plaisir de gagner. Mais au bout de six tours, nous recommencions à festoyer, cette fois pour célébrer notre chance. Ensuite nous discutons jusqu'au matin, échangeant des histoires sur les bonheurs passés et ceux à venir.

» Oh, quelles jolies histoires ! Des histoires à mourir de rire. Celle du coq qui court dans la maison en chantant, perché sur les bols du dîner, les mêmes bols dans lesquels il finira le lendemain. Et l'histoire de cette fille qui écrit les lettres d'amour pour deux amies amoureuses du même homme. Et celle de cette étrangère idiote qui s'évanouit dans les toilettes en entendant exploser des pétards de fête.

Certains trouvaient que nous avions tort de festoyer chaque semaine quand tant de gens mouraient de faim en ville ou mangeaient des rats, et plus tard, les feuilles de choux dont les pauvres rats se nourrissaient habituellement. D'autres estimaient que nous étions possédées par les démons pour oser faire la fête quand nos propres familles avaient été décimées, dépossédées de leurs biens et de leurs maisons, les maris séparés de leurs femmes, les frères de leurs sœurs, les mères de leurs filles. Quelle honte ! Comment pouvions-nous rire ?

» Ne crois pas que nous n'avions pas de cœur ni d'yeux pour pleurer. Chacune avait ses propres malheurs. Mais sombrer dans le désespoir ne nous aurait pas rendu ce qui était perdu. Pourquoi prolonger l'intolérable ? Pourquoi s'entêter à regretter un manteau bien chaud qui est resté pendu sur son cintre dans une maison en cendres où ont péri tes parents ? Combien de temps peut-on garder en mémoire des images de bras et de jambes accrochés aux fils téléphoniques, ou de chiens affamés errant dans les rues avec des morceaux de chair humaine à moitié mâchée entre leurs crocs ? Qu'y avait-il de pire ? Attendre la mort avec des mines affligées ou bien rechercher l'illusion du bonheur ?

» Nous décidâmes donc de continuer de tenir nos réunions et d'agir comme si chaque semaine était une nouvelle année. Chaque semaine nous nous efforcions ainsi d'oublier nos peines passées. Nous ne nous autorisions aucune pensée triste. Notre unique préoccupation était de manger, de rire, de jouer, de raconter les meilleures histoires. Et chaque semaine nous espérions avoir de la chance

au jeu et devenir prospères. Cet espoir était notre seul bonheur. Voilà d'où vient le nom de nos petites réunions. Chance et Bonheur. »

Ma mère avait l'habitude de clore son histoire sur une note gaie, en vantant sa chance au mah-jong : « Je gagnais très souvent et mes partenaires me taquinaient en disant que j'avais appris des tours avec un joueur professionnel. Je gagnais des milliers de *yuan*, mais cela ne me rendait pas riche pour autant. Loin de là. A l'époque, le papier-monnaie ne valait strictement rien, encore moins que le papier toilette. Cela nous faisait d'ailleurs beaucoup rire, de penser qu'un billet de mille *yuan* n'était pas digne d'essuyer nos fesses. »

Je n'ai jamais imaginé que l'histoire de Guilin pût être autre chose qu'un conte chinois inventé par ma mère. La fin changeait toujours. Parfois elle concluait en disant avoir utilisé ces billets sans valeur pour acheter une demi-tasse de riz. D'autres fois le riz devenait un pot de porridge, le gruau deux pieds de porc. Les deux pieds de porc se transformaient en six œufs, les œufs en poulets. L'histoire ne cessait d'évoluer.

Et puis un soir, alors que je venais de lui demander de m'acheter un transistor, qu'elle avait refusé, et que j'avais boudé en silence pendant une heure, elle me dit : « Pourquoi crois-tu qu'une chose que tu n'as jamais possédée puisse te manquer ? » Après quoi elle me raconta une version totalement différente de la fin de son histoire :

« Un officier se présenta chez moi un matin de bonne heure et me conseilla de rejoindre au plus

vite mon mari à Chongqing. Je compris qu'il fallait fuir Guilin. Je savais ce qu'il advenait des officiers et de leurs familles lorsque les Japonais arrivaient. Mais comment fuir ? Pas un seul train ne quittait Guilin. Mon amie de Nankin fut merveilleuse. Elle soudoya un homme pour qu'il vole une brouette servant à transporter du charbon et promit d'alerter nos autres amies.

» Je chargeai mes affaires et mes deux bébés dans la brouette et commençai mon exode vers Chongqing, quatre jours avant la prise de Guilin par les Japonais. Des nouvelles du massacre me parvinrent par les fuyards qui me dépassèrent sur la route. C'était terrible. Jusqu'au dernier jour le Kuomintang affirma que Guilin était à l'abri, sous la protection de l'armée chinoise, Mais en fin de journée, dans les rues de Guilin tapissées de journaux vantant les victoires du Kuomintang, s'entassaient, comme des poissons frais chez le marchand, des corps d'hommes, de femmes, d'enfants, qui n'avaient pas perdu espoir mais qui avaient perdu la vie. Et en apprenant ces nouvelles, je pressai l'allure, me demandant à chaque pas : étaient-ils fous ? Étaient-ils braves ?

» Je poussai ma brouette sur la route de Chongqing jusqu'au moment où la roue se brisa. Il me fallut alors abandonner ma belle table de mah-jong en *hong mu* mais, à ce moment, je n'avais plus assez d'émotivité en moi pour pleurer. Je nouai plusieurs écharpes bout à bout et suspendis mes bébés de part et d'autre de mon épaule. Dans chaque main je portais un sac, l'un rempli de vêtements, l'autre de nourriture. Je les portai jusqu'à ce que de profonds

sillons se creusent dans la paume de mes mains. Et, finalement, je les lâchai l'un après l'autre, car le sang qui coulait rendait mes doigts trop glissants.

» En chemin, je m'aperçus que les autres avaient fait comme moi, laissant progressivement tomber ce qu'il leur restait d'espoir. La route était jonchée de trésors dont la valeur augmentait à chaque pas. Morceaux d'étoffes précieuses, livres, portraits d'ancêtres, outils de charpentier, cages de canetons silencieux et assoiffés. Et, encore plus loin, sur la chaussée, là où leurs propriétaires trop fatigués et sans espoir dans l'avenir les avaient abandonnées, des théières en argent. Quant à moi, en arrivant à Chongqing, j'avais tout perdu, sauf mes trois robes de soie enfilées l'une sur l'autre. »

« Que veux-tu dire par *tout perdu* ? » m'exclamai-je alors, choquée de découvrir que toute l'histoire était bien réelle.

« Qu'est-il arrivé aux bébés ? »

Ma mère ne prit même pas le temps de réfléchir. Sa réponse mit un point final à l'histoire :

« Ton père n'est pas mon premier mari. Tu n'es pas ces bébés. »

En arrivant chez les Hsu, où se tient ce soir la réunion du club, la première personne que je vois est mon père. « La voilà ! Jamais à l'heure ! », clame-t-il. C'est vrai. Tout le monde est déjà là. Sept anciens amis de la famille entre soixante et soixante-dix ans. Ils lèvent la tête vers moi en riant : toujours en retard, et toujours une enfant à trente-sept ans !

Je tremble à force d'essayer de refouler quelque chose au fond de moi. La dernière fois que je les ai



vus, à l'enterrement, j'étais effondrée et en larmes. À présent ils doivent se demander comment une fille comme moi peut prendre la place de ma mère. Une amie m'a un jour déclaré que nous nous ressemblions toutes les deux, que nous avions les mêmes imperceptibles gestes de mains, le même rire juvénile et le même regard en coin. Quand j'ai répété cela à ma mère, elle s'est offusquée :

« Tu ne connais pas la plus petite parcelle de moi ! Comment pourrais-tu être moi ? »

Elle avait raison. Comment puis-je être ma mère au sein du club ?

« Oncle, Tante », dis-je en saluant chacun. J'ai toujours appelé ces vieux amis de la famille Oncle et Tante.

Je m'approche de mon père. Il est en train d'examiner les photos que les Jong ont rapportées de leur récent voyage en Chine.

« Regarde celle-ci », dit-il poliment en désignant un cliché représentant un groupe de touristes debout sur un large escalier de marbre.

Rien dans la photo n'indique qu'elle a été prise en Chine plutôt qu'à San Francisco, ou dans n'importe quelle autre ville. De toute façon mon père ne regarde pas vraiment l'image. C'est comme si, à ses yeux, tout était pareil, uniforme. Il a toujours fait preuve d'une indifférence polie. Quel est donc ce mot chinois pour dire indifférence quand on ne voit aucune différence ? Je crois que cela dépeint assez bien le trouble dans lequel l'a plongé la mort de ma mère.

« Et regarde celle-ci », ajoute-t-il en me montrant une autre photo tout aussi neutre.

De lourdes odeurs de gaillon flottent dans la maison des Hsu. Trop de plats chinois cuisinés dans une trop petite cuisine, trop de senteurs fortes comprimées dans une fine couche de graisse invisible. Je me rappelle la façon dont ma mère entraît dans les maisons ou dans les restaurants en plissant le nez et chuchotait d'une voix forte :

« Je peux voir la graisse avec mon nez. »

Je ne suis pas venue chez les Hsu depuis de nombreuses années, pourtant le salon est exactement le même que dans mon souvenir. Il y a vingt-cinq ans, lorsque tante An-mei et oncle George ont déménagé de Chinatown pour s'installer dans le Sun-set district, ils ont acheté des meubles neufs. Les meubles sont encore là et presque tous ont encore l'air neuf grâce aux housses de plastique jaune. La banquette turquoise en arc de cercle recouverte de tweed gaufré. Les tables coloniales en érable massif. Une lampe en porcelaine avec de fausses craquelures. Seul le calendrier mural offert par la Banque de Canton change chaque année.

Je me souviens de tout ça parce que, quand nous étions enfants, tante An-mei nous interdisait de toucher à ses meubles neufs sauf au travers des housses transparentes. Les soirs de réunion du Club, mes parents m'amenaient chez les Hsu. En ma qualité d'aînée, j'étais chargée de veiller sur tous les enfants. Et ils étaient si nombreux qu'il y en avait toujours un qui pleurait parce qu'il s'était cogné la tête contre un pied de table.

« Tu es responsable », me disait ma mère. Ce qui signifiait que j'aurais les pires ennuis si quoi que ce

soit était abîmé, brûlé, égaré, cassé ou sali. J'étais responsable, quel que soit l'auteur de la bêtise. Ma mère et tante An-mei portaient d'amusantes robes chinoises avec des cols montants rigides et des motifs de rameaux en fleurs, brodés en fils de soie sur la poitrine. À mes yeux, ces habits étaient trop fantaisistes pour de véritables Chinoises et trop bizarres pour des Américaines. À l'époque, c'est-à-dire avant que ma mère me raconte son histoire de Guilin, j'imaginai que le club de la Chance et du Bonheur était une coutume chinoise un peu honnête, au même titre que les réunions secrètes du Ku Klux Klan ou les danses guerrières des Indiens de la télé.

Mais ce soir, plus de mystère. Les tantines du Club portent toutes des pantalons, des chemisiers imprimés brillants et différents modèles de robustes chaussures de marche. Nous sommes tous assis autour de la table de la salle à manger, sous un lustre qui ressemble à un candélabre espagnol. Oncle George met ses lunettes et ouvre la séance en lisant le procès-verbal.

« Notre capital s'élève à vingt-quatre mille huit cent vingt-cinq dollars, soit six mille deux cent six dollars par couple ou trois mille cent trois dollars par personne. Nous avons vendu des Subaru à perte, à 6,75. Nous avons acheté cent actions de Smith International à 7. Merci à Lindo et Tin Jong pour leurs gâteries. La soupe de haricots rouges était particulièrement délicieuse. La réunion de mars a été annulée. Nous avons été désolés de devoir faire nos adieux à notre très chère Suyuan et toute notre sympathie va à la famille Canning Woo.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Le joy Luck Club

Amy Tan



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON